

WILLY S'EN VA-T-EN GUERRE

Le musée Nicéphore-Niépce expose, à Chalon-sur-Saône, les images du photographe de « Match », envoyé spécial en Indochine. Célèbre pour ses photos de stars, Willy Rizzo ne fréquentait guère les champs de bataille. Un contre-emploi génial.

par Brigitte Bragstone

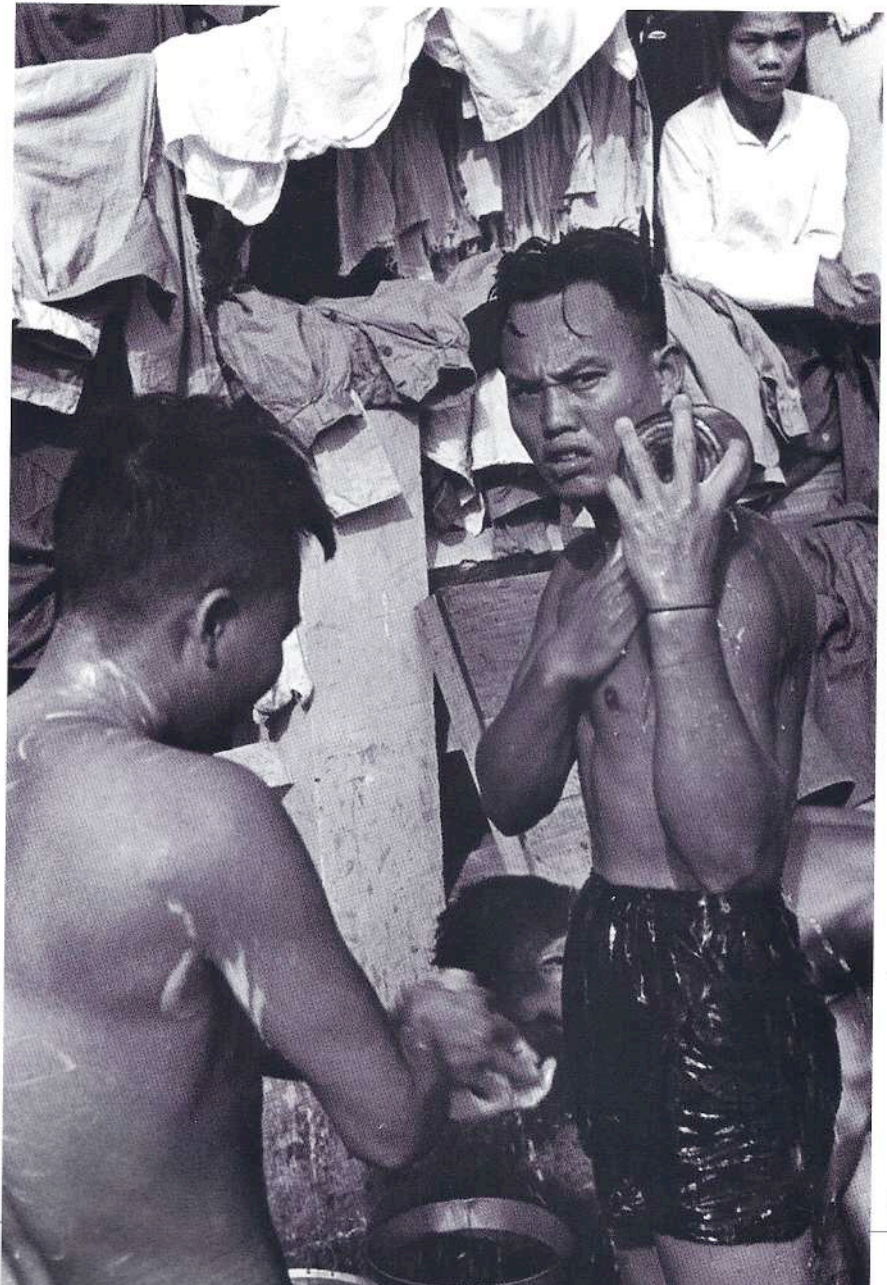
Jamaï exposés, seulement publiés pour la moitié d'entre eux dans le « Paris Match » des années 50, soixante tirages argentiques de Willy Rizzo font événement à Chalon-sur-Saône. Le photographe, ami de toutes les célébrités, les cachait dans ses malles. « Je ne voulais pas les montrer. Je n'ai pas envie de crâner, de me mettre en valeur », confie avec pudeur celui qui, durant sa longue carrière, a signé cent couvertures de « Match ». « C'est un vrai photographe, dit François Cheval, conservateur en chef du musée Nicéphore-Niépce qui a mis des mois à le convaincre. Son travail va bien au-delà de prise de vues de célébrités. Willy Rizzo parle toujours avec légèreté de ce qu'il fait alors qu'il a un très grand talent. » Et sa femme, Dominique, ajoute : « Willy commence doucement à s'approprier à ces photos-là. »

Dans le cadre d'une grande exposition à trois volets consacrée à « L'Indochine en guerre, des images sous contrôle », et à Willy Rizzo, « photographe à contre-emploi » et Raoul Coutard*, François Cheval a réalisé un long travail qui a demandé plus de trois ans de préparation. L'idée lui est venue avec la guerre en Irak. « On hurlait contre les Américains qui embrigadaient les journalistes alors qu'il y avait des précédents. La France pendant la guerre d'Indochine avait déjà inventé le contrôle de l'information. »

L'Indochine est, en effet, la première guerre médiatique sous haute surveillance militaire. A l'époque, on ne parlait pas de reporters « embedded » mais carrément de censure, c'est-à-dire de contrôle des textes et surtout des photos. Les journalistes ont le statut d'engagés. Pas une image ne sort

sans l'aval de l'état-major et du haut-commandement. Au même moment, les Américains se battent en Corée et « Life » travaille librement, montrant la souffrance et la mort. Il était inconcevable pour le célèbre magazine américain de publier autre chose.

En France, la presse commence alors à se rebeller. Elle en a assez de montrer une Indochine éternelle, un peuple magnifique, des paysages superbes, une collection d'images, au goût de l'armée qui voulait présenter le rôle de la France comme >>



WILLY RIZZO
CAMP DE PRISONNIERS VIÊT-MINH, 1952

Cette photo n'a jamais été publiée, ni exposée. Willy Rizzo est le premier journaliste qui réussit à pénétrer dans un camp de prisonniers viêt-minh. En saisissant des scènes de la vie quotidienne, il fixe dans son objectif une atmosphère humaine.

La fine équipe débarque en manteau de cachemire et chapeau de cow-boy

une simple opération de police.

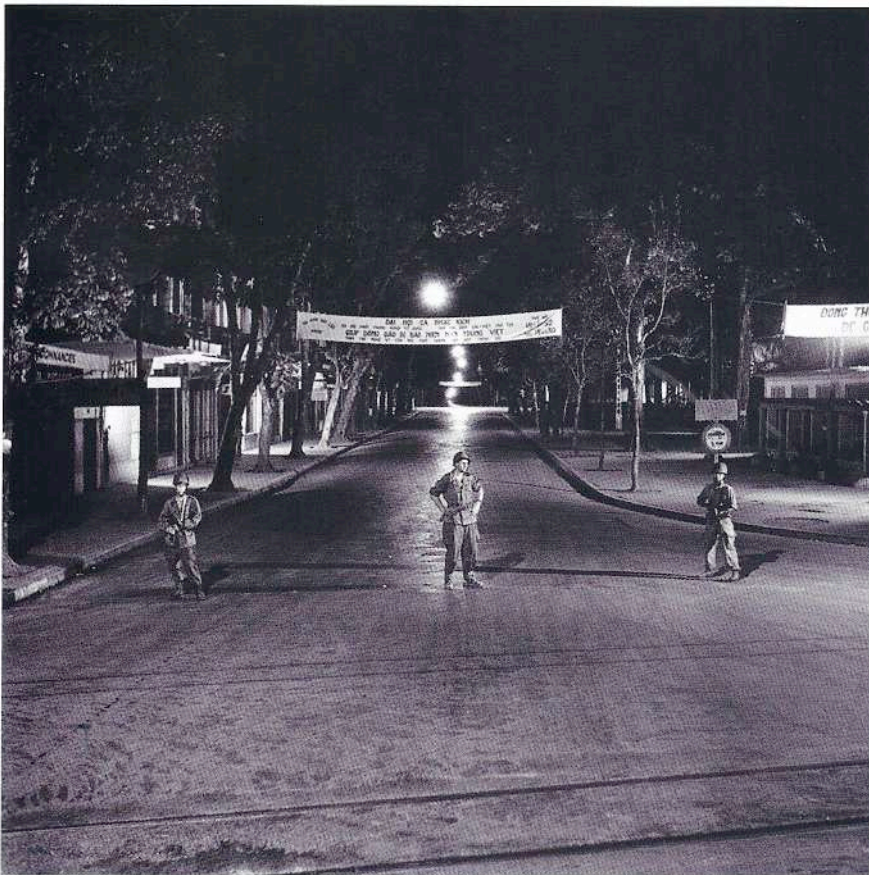
François Cheval feuillette les collections de «Paris Match» et découvre les photos uniques de Willy Rizzo. En 1952, le directeur du magazine, Philippe Boegner, bien que favorable à la politique française, décide d'envoyer sur le terrain une équipe singulière dûment autorisée par le ministère : Willy, le photographe ami des vedettes et du tout-Hollywood, accompagné du journaliste élégant Philippe de Baleine. «Philippe est un homme particulièrement raffiné. Il aurait pu être directeur des parfums Dior, raconte

Willy. On était des zazous, pas des baroudeurs.» Mais leur mission n'a rien d'une partie de plaisir. Ils sont chargés de revenir avec une série de photos et d'articles présentant la guerre d'Indochine sous un angle différent. «"Match" donnait toutes les facilités. On travaillait en toute liberté, mais toujours avec le vertige de la page blanche.» La fine équipe arrive sur le terrain, l'un en manteau de cachemire, l'autre en chapeau de cow-boy. Ils vont rester deux mois. Après une première nuit sous les coups de mortier, un officier leur demande : «Alors les civils, vous avez bien dormi? – C'était très bruyant, mon capitaine», répondent-ils. Willy s'en souvient avec le sourire, mais se reprend vite : «Ce n'était pas de la rigolade. Cette guerre était spéciale avec des opérations de nuit dans les rizières ; une guerre sans front ni armée en face. Et, le jour, tout semblait rentrer dans l'ordre, les gens cultivaient le riz comme si de rien n'était.»

WILLY RIZZO

HANOÏ, COUVRE-FEU, 1952

Photo parue dans «Paris Match» n° 194 du 6 décembre 1952. La rue Paul-Bert, l'artère la plus animée, se vide brusquement à 1 heure du matin. Il n'y circule plus que des camions Dodge et des automitrailleuses. «Willy Rizzo a réussi à traduire la réalité en scène cinématographique», explique François Cheval, conservateur en chef du musée Nicéphore-Niépce de Chalons.



Willy était armé d'un matériel exceptionnel : un Leica 35 mm, deux Rollei, quatre flashes électroniques et un Linhoff avec un pied. Philippe de Baleine et lui partaient deux à trois fois par semaine en opération avec le bataillon. Ils s'envolaient dans des petits avions assis sur des plaques de verre pour se protéger des balles. Des photos montrent le bataillon à l'intérieur de la carlingue. Les visages joyeux des soldats qui chantent pour oublier le danger. «Tu n'as pas peur quand tu es en groupe. Personne ne criait au secours», se rappelle Willy Rizzo.

L'équipe de «Match» est reçue par les généraux Salan, de Lattre de Tassigny, Bigeard... Aucune des pellicules n'est contrôlée mais tous les jours, au cas où..., Willy en planquait une.

Sous prétexte de remettre à un prisonnier une lettre de sa mère, le photographe obtient l'autorisation de rentrer dans un camp de détention viêt-minh. Lui, le «paparazzo sur rendez-vous» comme il se définit, rend compte d'une situation dramatique en grand professionnel. Un scoop qui n'a jamais été publié. Ces photos, très rares, superbes d'humanité, restent dans les cartons.

Willy Rizzo photographie des tranchées, du jamais-vu, interdit par l'état-major parce que ces images évoquaient trop celles d'une vraie guerre, la Grande, 1914-1918. Il prend aussi les rues de Hanoi la nuit en plein couvre-feu. Le résultat est remarquable (photo ci-contre). «Rizzo a réussi à fusionner tous les apports du cinéma. Il crée des scènes, des tensions. Il transforme les acteurs de la vie en acteurs de film. C'est exceptionnel. Il a réussi à traduire la réalité en scène cinématographique», explique François Cheval. Dans un précédent numéro de Polka, Willy Rizzo confiait avec une pointe d'ironie : «Sur le terrain, il faut du courage et juste un peu de talent. Dans la mode, c'est l'inverse.» En Indochine, le photographe aura concilié les deux : beaucoup de courage et énormément de talent.

Une fois de retour, ses photos – à l'exception du reportage sur le camp de prisonniers – sont publiées dans «Paris Match». En les découvrant, le général Bigeard, furieux, s'exclama : «Si Rizzo revient, je l'encule devant tout le bataillon!»

Il n'est jamais revenu. ● **B. B.**

«L'Indochine en guerre, des images sous contrôle (1949-1954)», musée Nicéphore-Niépce, Chalons-sur-Saône (71), jusqu'au 16 janvier 2011. Entrée libre.

* «Le même soleil. Indochine 1945-1954», de Raoul Coutard, éd. Le Bec en l'air.